

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 23

Artikel: "Lumen"
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205112>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vos fils feront quand ils borderont la frontière en septante contre les Allemands à Q. Nod-Molke. Inspirez-vous de leur exemple et criez avec moi : A nos aïeux, passés, présents et futurs ! Qu'ils vivent ! »

L'arâi faliu ôtre clli tredon de noutre sordat, clliau bouellâie : « Vive noutron gènèrat ! Vaincre aô mourir, l'ai a pas à repiâ. » Et pu, route, contre le Sonderbon, que l'etài dan pè vè Fribo, iô on vèyâi ti lè z'ennemi que pètavant minço ein ouyeint arrevâ lè Vaudois, principalement quand lè que l'ant recogniu avoué leu lo grand Bècan que l'etài on tot terribillio, et que n'avâi pouâre de rein que de la pudra. L'a faliu coumeincî à terf lè z'on contre lè z'autro, que ma fâi lè balle sè mettânt à subyâ âi z'orollie de Bècan ein faseint onna musiqua que stisse ne cougnessâi pas oncora. Assebin, sè fassâi tot petit, quemet on tsat quand l'è accarati dèso on lhi et qu'on preind lo mandzo de la remèce po lo fère saillî.

Vaitè qu'on arreve dè couûte onna carrâio, iô que mon Bècan l'ai s'è einfâte ein trasseint tant que pouâve èteindre po l'ai sè catsî. Ma lo gènèrat Dâofor l'avâi yu et l'ai crie :

— Hè ! lè davau, Bècan, te tè sauve !

— Diabe lo pas, gènèrat, que l'ai répond Bècan, ma mè tiro on bocon levè, câ, vâide-vo, su tèllement ein colère... que lè tyèri ti !

MARC A LOUIS.

DU CHAPEAU AU SOULIER

DISCOURONS un peu, voulez-vous, sur l'homme habillé ou, en d'autres termes, sur ses vêtements ; commençons par la tête : à à tout seigneur, tout honneur !

La mode a assigné le premier rang, parmi les coiffures masculines, au chapeau de soie, ce disgracieux tuyau de poêle de forme et de hauteur variables, qui recouvre incomplètement la tête, ne protège ni les yeux ni les oreilles, comprime le front et vous dote d'une belle et bonne céphalalgie ; il eût été certes difficile d'inventer un couvre-chef moins pratique, mais sans lui, l'entrée dans le grand monde vous est interdite. Rien de tel, en été, qu'un chapeau de paille à larges ailes et, en d'autres temps, un pochard en feutre ou une casquette en étoffe. Si la main du temps s'est appesantie sur votre cuir chevelu en le déboisant de fond en comble, prémunissez-vous sans retard, à l'aide d'une perruque, contre les ophthalmies, les névralgies et les coryzas qui dresseront tôt ou tard leurs batteries contre votre chef désarmé.

comme si elle était son bien propre. Il sait préparer, pour l'exploiter, de véritables expéditions. Dès que les céréales sont mûres — fin juillet pour le blé, mi-août pour l'orge et l'avoine, dans notre pays — on le voit en organiser le pillage. On ne va pas fourrager individuellement, en égoïste, chacun pour soi, non ; il semble que la gent friquette voie dans la maturité enfin arrivée des graines une sorte d'occasion publique de réjouissances, quelque chose comme jadis les fêtes de Cérès à Rome. A ce moment unique et qu'il faut saisir, les diverses tribus de moineaux du village, qui vivent toujours si nettement séparées dans un état de quasi-hostilité permanent, oublient leurs divisions. C'est vraiment curieux de les voir faire. Les oiseaux sont nerveux, agités ; dès la pointe du jour ils volent plus activement que de coutume, des émissaires vont, viennent d'un toit à l'autre, s'arrêtent à chaque arbre, à chaque pignon, et entament avec les moineaux sédentaires d'interminables palabres. Des groupements se font, des bandes se forment, se mêlent, puis à un moment donné, peut-être sur un signal de quelque vénérable doyen, l'armée entière s'envole, gagne la campagne et disparaît sous le drapeau des blés mûrs. Là, les becs acérés travaillent ferme, je vous en réponds ; les épis sont vite épluchés et dépouillés jusqu'à la tige. On ne s'arrête que quand il n'y a plus moyen de faire entrer un grain dans les gésiers distendus. Alors la bande s'envole et va paisiblement digérer dans

O vous dont le crâne est nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église, nu comme les discours d'un académicien, ne dépensez pas vos deniers en pommades plus ou moins phylloxères, car leur propriété la mieux démontrée consiste à déraciner le peu de poils que la nature vous laisse ; croyez-moi, abandonnez toute espérance vous qui vieillissez, et contentez-vous modestement de la toison d'autrui, quand bien même vous imiteriez le geai se parant des plumes du paon. A l'égal de toute chose ici-bas, la perruque a son bon et son mauvais côté ; c'est du moins ce que nous révèle le procès en diffamation qui amena jadis un coiffeur et un perruquier à la barre d'un tribunal. L'un des deux artistes capillaires, M. Prêchard, avait adopté pour enseigne un tableau figurant Absalon suspendu à un arbre par les cheveux, avec ce quatrain :

Passants, contemplez la douleur

D'Absalon pendu par la nuque.

Il eût évité ce malheur

S'il eût porté perruque.

L'autre, M. Lionel, dans l'intention de nuire à son confrère, accrocha aussitôt au-dessus de sa porte une enseigne représentant un homme en train de se noyer, qu'un passant charitable veut sauver en le saisissant par les cheveux ; mais, ô malheur ! ceux-ci étaient postiches, aussi l'image est-elle accompagnée de cette devise :

Quand même vous seriez payé,

N'en couvrez jamais votre nuque,

Il n'eût jamais été noyé

S'il n'avait pas porté perruque.

Les Orientaux, en cela plus sages que nous, ne garantissent point leur cou contre les vicissitudes atmosphériques ; pour eux : vogue la galère ! nos cravates, nos cols et nos cache-nez ont en effet le grand inconvénient de rendre la peau délicate, si bien que, lorsque accidentellement le cou se trouve à découvert, le froid fait des siennes et crac, vous voilà avec une esquinancie ou une laryngite. Les cravates ou les cols trop rigides ou trop serrés gênent la circulation et déterminent, chez les vieillards surtout, des congestions ou même de véritables apoplexies. Je ne parlerai que pour mémoire de la fatale invention d'un Américain qui, dans un but d'économie de blanchissage, imagina des faux-cols droits dits poignards, en tôle émaillée. L'inventeur, un beau jour, en entrant dans une taverne dont la porte était trop basse pour sa haute taille, heurta si violemment de la tête que les pointes de son faux-col en tôle lui ouvrirent les carotides, et mort s'en suivit.

l'ombreuse épaisseur de quelque arbre bien feuillu ou de quelque haie serrée, sans cesser de piailler et de palabrer, comme c'est la coutume des moineaux.

» Mais ce repos est de courte durée ; la digestion est vite faite chez les oiseaux, et le second service est attaqué moins d'une heure après le premier. Cela continue ainsi jusqu'au soir. Alors, on rentre sans se presser, par étapes, l'aile un peu lourde, en se donnant rendez-vous pour le lendemain matin. Si même le temps est beau et sûr, on ne revient pas au village, on campe sur la position pour être plus tôt prêt à se mettre à table dès le point du jour. Certes, cela va vite avec une exploitation aussi activement organisée ; mais heureusement, cela ne dure guère, sans quoi les moissonneurs ne trouveraient plus que la paille à leur arrivée ! Celle-ci ne tarde point, car le moment de la récolte est le même pour nous que pour les moineaux. Voici le blé par terre ; nous aurons bien encore quelques pilleries parmi les javelles, mais les grands vols organisés ne se reproduiront plus, et ce sera seulement par la disette d'hiver qu'on verra des bandes se reformer pour aller attaquer les meules de céréales laissées en dehors des habitations. D'ici là les oiseaux glaneront ce qui est tombé par terre tout en recommençant la chasse aux insectes ; ce n'est que trop juste, et personne ne protestera.

» En somme et en réalité le mal n'est pas bien grave et le mieux encore est de laisser les moineaux tranquilles. »

CUNISSET-CARNOT.

Les bretelles sont de beaucoup préférables aux ceintures et à plus forte raison aux courroies en cuir qui, comprimant la base du thorax, sont préjudiciables à la respiration et à la digestion et engendrent facilement des hernies. Quant aux pantalons, gilets et habits, on les dotera d'une ampleur suffisante pour qu'ils ne gênent pas le jeu des muscles et des viscères ; les vestes ont ceci de défectueux qu'elles laissent la porte ouverte aux lumbagos ; elles doivent donc céder le pas aux vestes à pans. Chacun connaît, par expérience, les fâcheux effets résultant du froid et de l'humidité des pieds ; ces deux bases de sustentation s'évertuent à transpirer avec un zèle digne d'un plus noble but, c'est pourquoi l'hygiène nous impose le devoir de changer très fréquemment de bas ; plutôt que d'endurer le froid, je ne balancerais pas à imiter la conduite de Malherbe. « Le poète Malherbe, raconte M. Lorédan Larchey, était un frileux célèbre. Il avait toujours les jambes gelées et il en était venu à chauffer tellement de bas que, pour n'en pas mettre plus à une jambe qu'à l'autre, il les comptait en laissant tomber des jetons dans une écuelle. Une fois la jambe gauche munie, il n'avait plus qu'à reprendre chaque jeton pour venir à bout de la droite. Ce mode était compliqué. Sur les conseils de Racan, Malherbe le simplifia en faisant broder sur chaque paire une lettre de l'alphabet. C'était une sorte d'Alphabet-Réaumur, et, par un grand froid, on entendit Malherbe se vanter d'en avoir jusqu'à L. » A moins d'être vulnérable autre part qu'au talon, probablement que Malherbe vivrait encore, au même titre que lord Palmerston, s'il avait usé des chaussettes de M. Lacroix ; voir l'affiche ci-contre, placardée il y a quelques années sur les murs de Londres : « Lord Palmerston ! Tout le monde sait que la mort de cet illustre homme d'Etat a été la conséquence d'un froid causé par des pieds humides. Ce malheur ne serait pas arrivé si le noble lord avait porté des chaussettes de crin hydrofuge de Lacroix. Prix : 2 schellings, 6 pences. »

Je pose en fait que la jarrettière est la mère des varices et la grand-mère des ulcères variqueux ; les jarrettières devraient être absolument proscrites comme inutiles ou nuisibles : inutiles, si elles ne serrent pas assez, nuisibles si elles serrent trop ; je sais bien que cette idée pénétrera difficilement dans le cerveau des vieilles femmes, mais enfin, une fois averties, qu'elles fassent à leur tête et leurs jambes en pâtiront.

D'aucuns ont prétendu que le mot cordonnier signifie : qui donne des cors ; quoi qu'il en soit de cette étymologie, il n'est que trop positif que les oignons et les durillons sont issus de la cuisse, non de Jupiter, mais des savetiers. Sous prétexte de nous façonner un pied mignon, ces artistes au petit pied nous l'étreignent dans une étroite prison de cuir nommée botte ou bottine, et nous avons la faiblesse d'être complices de ces mauvais traitements ; comme toujours, nous préférons souffrir pour être beaux. A propos de bottes, ce genre de chaussure, inventé en l'honneur de la cavalerie, est avantageux en ce sens qu'il protège à la fois les jambes et les pieds contre les atteintes de l'eau, du froid et des violences extérieures ; ajoutons, pour terminer ce sujet éminemment terre à terre, qu'il est bon, par les temps pluvieux, d'adapter à la chaussure une semelle intérieure en liège.

D^r BARNAUD.

« Lumen » — C'est, chaque soir, foule au Cinéma de la rue du Grand-Pont. La température élevée que nous avons depuis quelques jours ne retient pas les visiteurs. Ceux-ci s'en vont, au contraire, chercher le frais au Cinéma « Lumen », tout en se délassant au défilé sur l'écran de scènes toujours intéressantes et d'une parfaite netteté.

Redaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.